Philippe Bardel et Jean-Luc Maillard, *Architecture de terre en Ille-et-Vilaine*

Philippe Guigon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1499>

DOI : 10.4000/abpo.1499

ISBN : 978-2-7535-1489-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 mars 2003

Pagination : 185-188

ISBN : 978-2-86847-811-5

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Philippe Guigon, « Philippe Bardel et Jean-Luc Maillard, *Architecture de terre en Ille-et-Vilaine* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 110-1 | 2003, mis en ligne le 20 mars 2005, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1499> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1499>

de recherche sur les fameuses *Malouinières, maisons de campagne des riches malouins* (thèse soutenue en avril 2000, sous la direction de J.-Y. Andrieux). Enfin signalons la présentation, par M^{me} Méheust, de *La bibliothèque de Saint-Malo et le fonds d'avant guerre*, qui permet, outre l'historique de la bibliothèque municipale de la ville, de faire connaissance avec le fonds de livre sauvé de l'incendie de 1944 (l'inventaire de ce fonds n'avait jamais été réalisé).

Manuelle AQUILINA

BARDEL, Philippe et MAILLARD, Jean-Luc, *Architecture de terre en Ille-et-Vilaine*, Rennes, Apogée/écomusée du Pays de Rennes, 2002, 160 p.

Cette publication constitue le second volet d'une opération de sensibilisation menée par l'écomusée du Pays de Rennes pour faire connaître au grand public l'architecture de terre en Ille-et-Vilaine, le premier volet étant formé par l'exposition qui a circulé dans ce département en 2001-2002. Ce sujet avait déjà été traité par l'architecte Marc Petitjean (*Constructions en terre en Ille-et-Vilaine*, Rennes, 1995), mais le genre est ici totalement renouvelé. Une maquette agréable, des photographies toutes en couleurs, des dessins précis et des plans clairs, feraient volontiers classer l'ouvrage dans ce qu'il est convenu d'appeler les « beaux livres », si cette dénomination n'abritait souvent que de coûteuses productions, chatoyantes et pauvres de sens ; il n'en est heureusement rien ici, où le prix demeure abordable eu égard à la qualité, et où le texte se maintient à la hauteur des illustrations, faisant de l'ensemble une incontestable réussite pédagogique et esthétique.

Le livre s'articule en six chapitres, présentant tout d'abord la bauge, terme dont l'acception régionale désigne une « technique originale » mise en œuvre essentiellement dans le bassin de Rennes avec des extensions jusqu'à Loudéac. Elle se rencontre également dans le Cotentin, en Limagne, en Vendée, en Vexin, et ne doit être confondue ni avec le pisé employant des coffrages de banches, ni avec le torchis utilisant une ossature de pans de bois, récemment étudié par Daniel Leloup (*Maisons en pan-de-bois de Bretagne. Histoire d'un type d'architecture urbaine*, Rennes, 2002). Cette confusion avait été curieusement commise par Gwyn Meirion-Jones (*The Vernacular Architecture of Brittany*, Edimbourg, 1982) : la jaquette de couverture de cet ouvrage présente la ferme des Hauts Talus en Rennes, encore relativement bien conservée il y a une trentaine d'années (la comparaison avec son état dans les années 1980, p. 135 du présent ouvrage, est cruelle ; le bâtiment a depuis été « restauré » sans grâce). Les auteurs auraient-ils malicieusement voulu venger cette imprécision en ne citant qu'approximativement en bibliographie l'un des meilleurs spécialistes des maisons bretonnes?... La distribution géographique de la bauge, terre humidifiée mêlée d'éléments végétaux, épouse étroitement la répartition des formations superficielles d'altération et des formations sédimentaires détritiques, généralement absentes des documents cartographiques géologiques ; en complément d'une carte géologique simplifiée du département, il eut été utile d'employer des cartes pédologiques montrant les localisations des matériaux employés. Le puriste regrettera l'absence de quelques courbes granulométriques, remplacées par de peut-être plus explicites photographies montrant la diversité du matériau, dont une qualité essentielle est qu'il se fonde dans l'environnement.

« Quatre siècles d'histoire », le titre du deuxième chapitre, composeraient, selon les auteurs, le passé de la bauge en Ille-et-Vilaine, et plus généralement celui des maisons rurales, qui n'apparaîtraient en Bretagne qu'au ^{xvi}^e siècle. La question des origines de la technique de la bauge proprement dite, considérée comme l'apanage des maisons paysannes, alors que des matériaux plus résistants seraient réservés aux manoirs et aux églises, prête à discussion. Sous d'autres cieux, l'usage de la terre est attesté bien avant le ^{xvi}^e siècle. Vers l'an Mil, Renaud, comte d'Aubusson, cède à Saint-Martin de Tulle sa *villa* de Tarnac (Corrèze), contenant une chapelle près de laquelle il se réserve le droit de faire bâtir une « habitation faite de terre et mesurant douze brassées : il est vrai que cette *mansio* [...] *terrestris* n'était probablement pas en bauge, mais en torchis, technique encore en usage aujourd'hui en Limousin ». Le pisé fut employé en Forez dès 1295 pour la grande salle de la Diana à Montbrison (Loire), et à la fin du ^{xiii}^e siècle pour le logis du prieuré de Montverdun (Loire) ; quant à la bauge, elle se rencontre antérieurement au ^{xii}^e-^{xiii}^e siècle dans la maison Philippon d'Elne (Pyrénées-Orientales) (Jean-Marie Pesez, « La construction en terre crue », dans *Cent maisons médiévales en France* [...], Paris, 1998, p. 68). Concernant la Haute-Bretagne, nous ne serions guère éloigné de partager « certaines idées reçues » à propos des origines immémoriales de la bauge : comme les auteurs le remarquent, « le choix de la terre s'explique facilement [car] disponible sur place et à faible profondeur ». En fait, l'absence de maisons en terre antérieures au ^{xvi}^e siècle refléterait selon nous davantage l'état des destructions que celui des constructions originelles ; les bâtiments en pierre contemporains ont également pratiquement tous disparus, sauf cas très exceptionnels. Avec J.-M. Pesez, pour qui « la construction en terre crue [est] une solution qui est trop à la mesure des besoins et des moyens d'une large part de la population médiévale, en tout cas dans certaines provinces, pour ne pas avoir été très souvent employée », nous pensons que des fouilles de villages désertés médiévaux mettront quelque jour en évidence, non seulement des bâtiments en torchis (révélés par des trous de poteaux et des sablières basses, comme ceux du haut Moyen Âge retrouvés à Janzé, Montours ou Tinténiac), mais également les traces plus fugaces des murailles de terre surmontant les solins de pierre, qui résistent mieux à l'usure du temps. Soupçonnant des pans de murs d'argile disposés en chicane dans un bâtiment en rapport avec la métallurgie de l'or de la résidence aristocratique de Locronan (Finistère), datée de la seconde moitié du ^{ix}^e siècle, nous reconnaissons volontiers la difficulté de discerner des élévations de bauge effondrées de leur substrat labouré ; les auteurs offrent une preuve mélancolique de ce fait avec une photographie d'une maison éboulée de Pacé, justement légendée : « La terre retourne à la terre... »

L'utilisation du chapitre iv des *Baliverneries d'Eutrapel* de Noël du Fail est parfaitement justifiée, avec la fameuse description de la maison en terre d'un *preudhomme paysant bon vilain*, très probablement proche de la demeure natale de l'auteur, Château-Letard en Saint-Erblon : *Le paroy ne fut ne jaspe, porphyre, marbre, encore moins tuffeau, querignan* [granite de Kérinan en Languédias, Côtes-d'Armor], *ou dingé* [granite de Dingé, Ille-et-Vilaine], *ains <fut> belle terre destrempée avec beau foing que le paillart avoit desrobé de belle nuit pour faire ceste belle maison en belle heure*. Celui qui signe ces lignes a vu en 1989 le maçon restaurant la maison des p. 146-147 « emprunter » de la paille à son voisin pour la mélanger à de la terre tamisée, du lait de vache, et un pourcentage confidentiel de chaux aérienne, aux fins d'enduire extérieurement le mur : la seule différence avec le récit de 1548 est que cette scène eut lieu de jour ! Cependant, évoquer à son propos « l'émerveillement d'un gentilhomme » nous semble un

contresens : selon Gaël Milin (*Les Baliverneries d'Eutrapel* [...], Paris, 1970, p. LXXIII), N. du Fail portait une appréciation au « caractère mi-sérieux, mi-ironique », employant des phrases et expressions qui « situent explicitement cette description comme faite "en référence" à l'image que l'on se faisait au XVI^e siècle de la demeure luxueuse ».

Mise à part la question des origines de la bauge, l'étude chronologique de l'emploi de cette technique est tout à fait satisfaisant, avec des aperçus intéressants sur l'évolution de la construction jusqu'à son extinction, pour des raisons économiques, dans l'immédiat après-guerre. En particulier, les auteurs proposent plusieurs grilles de lecture des bâtiments à différentes périodes, par exemple pour une ferme de Pacé où, avec l'appui de Jean-Jacques Rioult et des dessins de Christophe Esnault, ils exposent de façon convaincante les étapes de la vie d'un site sur quatre siècles, chacun d'entre eux ayant déposé subtilement sa marque sur le bâti. Il faut dire que l'ouvrage excelle dans l'art souvent complexe de présenter clairement chacune des parties constitutives d'une maison ancienne. Cette analyse précise fait l'objet des deux chapitres suivants, où l'on découvre comment se faisait la mise en œuvre des constructions vernaculaires à des époques où n'existait bien évidemment aucune force mécanique, et où le rôle du chef de chantier se partageait entre le maçon, chargé du solin et des murs, et le charpentier, responsable des « carrées » des ouvertures et de la couverture : un dicton attribué à l'Écosse, pays à la météorologie volontiers capricieuse mais qui connaît des bâtisses aux murs de bauge, *mudwall houses*, affirme que pour traverser le temps « toute construction de terre doit avoir de bonnes bottes et un bon chapeau ». Tous les éléments de la maison sont étudiés en détail, du solin aux parties supérieures, qui posent des problèmes particuliers souvent résolus avec bonheur, cheminées et sommets des pignons : des hauteurs de dix mètres sont atteintes sans désordres majeurs ni pathologies irréversibles, du moins tant que l'entretien est correct et régulier. On trouvera en outre tout ce qu'il faut savoir sur les enduits, la typologie des ouvertures et des escaliers, en admirant les petits détails qui façonnent l'âme de la maison, telle une minuscule carrée simple à volets incorporés, les deux têtes sculptées aux piédroits de la cheminée (l'une rit, l'autre pleure : elles chasseraient le mauvais œil !) ou un beau vaisselier en pierre de jauge et granite. Les différents types de bâtiments sont ensuite passés en revue, du plus simple au plus compliqué, maisons « élémentaire », « longue » ou « mixte », terminant sur la longère, terme inconnu des dictionnaires français, mais qui au même titre que la bolée de cidre ou la galette-saucisse est un « lieu de mémoire » de la Haute-Bretagne ! Pour les périodes les plus récentes, les « grosses fermes », voire les « fermes d'architecte » ainsi que les maisons de bourgs ne sont pas oubliées par les auteurs, qui insistent par ailleurs fort justement, pour les bâtiments plus anciens, sur l'influence des manoirs médiévaux et des logis nobles sur l'architecture rurale, qui suit également les modes urbaines, notamment le pan de bois. Ils consacrent un chapitre entier aux dépendances multiples accompagnant l'unité d'habitation, grange, étable, cellier, four, remise, petits bâtiments d'élevage, toutes structures astucieusement adaptées à leur fonction et souvent transformées pour les besoins de leurs plus modernes utilisateurs.

L'utilité de l'ultime chapitre, « Préserver l'architecture de terre », ne fait aucun doute tant pèsent diverses menaces sur ce patrimoine essentiellement paysan. Les modifications du peuplement, tout d'abord, entraînent souvent l'absence d'entretien des bâtiments, leur abandon, puis leur ruine ; la pression foncière, extraordinairement puissante à Rennes et dans ses communes suburbaines, ne s'embarrasse guère de la conservation d'un patrimoine trop longtemps

ressenti comme archaïque et synonyme d'arriération. Le développement de la maison individuelle en lotissements et la mécanisation généralisée de l'industrie du bâtiment laisseraient penser que les constructions en terre n'ont plus droit de cité, d'autant plus que les savoir-faire ancestraux ont failli disparaître intégralement. La prise de conscience est venue grâce à des universitaires tel Louis-Michel Gohel (« La construction de terre en Haute-Bretagne, histoire et techniques », *Arts de l'Ouest*, n° 1, 1976) et à des propriétaires cherchant à restaurer leurs biens en les respectant autant que possible : le travail d'associations vouées à la protection du patrimoine telle depuis les années 1970 Tiez-Breiz, fut – et demeure – remarquable. Un autre mouvement important, dans la mouvance de l'écologie politique, soucieux d'une architecture intégrée au paysage et économe en énergie, organisée par exemple autour de l'association CRA-Terre, vulgarisa les avantages de constructions alors négligées, mais revendiquées à juste titre comme les plus répandues à la surface de la planète, ce que prouva excellemment l'exposition du Centre Pompidou en 1981, *Des architectures de terre ou l'avenir d'une tradition millénaire*. Les auteurs rappellent cette histoire récente et présentent des exemples de restaurations et de transformations grâce à des initiatives privées et publiques. Cependant, nous regrettons un peu que l'ouvrage n'aborde que rapidement des réalisations modernes, telles quelques maisons d'architecte et plusieurs maisons de lotissements en pisé à Romillé et Tinténiac. L'immeuble de cinq niveaux Salviaterra, construit en 2002-2002 à Beauregard en Rennes, dont le fonctionnement énergétique a fait l'objet d'études particulièrement soignées, aurait mérité une plus ample présentation : bâti avec une ossature de béton, il est rempli sur sa face sud de blocs de bauge mécanisée brevetés par Jean Guillorel. L'absence de ce dernier dans les remerciements est particulièrement malencontreuse : venu de ce qui est appelé sans rire « la maçonnerie traditionnelle » (*id est* parpaing sur parpaing!), cet artisan du Lou-du-Lac fut l'un des premiers à tenter de concilier tradition et modernité en mécanisant des tâches fort dévoreuses en main-d'œuvre et en temps, utilisant des briques compactées en terre crue et ses blocs posés à la grue.

Jean-Luc Maillard (p. 7) souhaite que l'ouvrage contribue « à la connaissance de notre patrimoine bâti et à une meilleure prise en compte de ses caractéristiques pour l'avenir... ». L'architecture de terre, douce à vivre, offre en outre de multiples avantages énergétiques (courts transports de matériaux soumis à de faibles transformations, consommation thermique réduite). Devant la perspective de la fin inéluctable de l'approvisionnement en combustibles fossiles, d'ici tout au plus un demi-siècle, les économies d'énergie s'imposeront toujours davantage : les maisons en terre, individuelles ou collectives, seront alors une chance pour la Haute-Bretagne.

Philippe GUIGON